



Utopía y Praxis Latinoamericana

ISSN: 1315-5216

utopraxis@luz.ve

Universidad del Zulia

Venezuela

Maffesoli, Michel

La société de consommation

Utopía y Praxis Latinoamericana, vol. 11, núm. 32, enero, 2006, pp. 121-129

Universidad del Zulia

Maracaibo, Venezuela

Disponible en: <http://www.redalyc.org/articulo.oa?id=27903209>

- Cómo citar el artículo
- Número completo
- Más información del artículo
- Página de la revista en redalyc.org

redalyc.org

Sistema de Información Científica

Red de Revistas Científicas de América Latina, el Caribe, España y Portugal

Proyecto académico sin fines de lucro, desarrollado bajo la iniciativa de acceso abierto



## La société de consommation

### The Consummation Society

Michel MAFFESOLI

*Centre d'Études sur l'Actuel et le Quotidien. Université de la Sorbonne, Paris, Francia.*

#### RESUMEN

A la mirada sociológica del pensador francés, Maffesoli, la “quema de París”, referida a los disturbios callejeros y la violencia pública que vivió la capital francesa, a fines del año pasado (2005), se presenta un escenario que demuestra los cambios sociales del fin de la modernidad. Es inminente la desaparición de las estructuras políticas y económicas por insurgencias societales disidentes. Las “tribus”, término de fuerte raigambre antropológica, le sirve de categoría para interpretar estos cambios: violencia, desobediencia civil, patriarcado, desagregación institucional, roles fragmentarios, estética de la sublimación, poder y resistencia. Todo un catálogo para comprender la realidad en el momento de sus propios cambios, por la inevitable coacción y revolución del poder.

**Palabras clave:** Sociedad, Estado, violencia, individualismo.

#### ABSTRACT

Under the sociological vision of the French philosopher Maffesoli, the burning of Paris refers to the street disturbances and public violence undergone in the French capital towards the end of 2005, when a situation occurred that demonstrated social changes resulting in the end of modernism. The disappearance of political and economic structures due to social dissident insurgence is imminent. Tribes, a strongly based anthropological term, serve as a category to interpret these violent changes, civil disobedience, patriarchy, institutional desaggregation, fragmentary roles, sublimation aesthetics, power and resistance. A complete catalogue is offered for understanding the reality of the moment of change, towards an inevitable power co-action and revolution.

**Key words:** Society, state, violence, individualism.

La chose était prévisible, elle se reproduira et elle laissera, à nouveau, parfois les divers observateurs sociaux, qui forts de leurs certitudes en tous genres, ont du mal à faire rentrer dans le «lit de Procuste» de la théorie un phénomène qui l'excède de toutes parts. Voilà bien le paradoxe. La pensée savante s'est constituée contre la *doxa*, cette *opinion commune* dont il fallait se distancier. Et elle est devenu elle-même, une *doxa* faite de conformisme intellectuel, de politiquement correct, de moralisme rigide. Car ce qui prévaut est bien ce que Max Weber appelait une «logique du devoir être», incapable de voir ce qui est vraiment là. Décalage dangereux. Déphasage inquiétant qui conforte l'intelligentsia dans une paresse que l'on risque de payer fort cher: celle des *évidences* ne permettant pas de voir ce qui est *évident*. Intellectuels, hommes politiques, journalistes et décideurs de tout poil, tout à leur diverses écrivaineries ou bavardages académiques ont bien du mal à revenir à ces «choses elles-mêmes» dont Husserl nous rappelait la salutaire urgence. Mais pour ce faire peut-être faut-il savoir se purger de l'habituelle et bien tranquillissante, attitude *critique*. Celle qui, à partir d'une assurance théorique, juge péremptoirement. Or, l'actualité n'est pas avare des dérives judicatives. Dire le droit, dire le vrai, recèle, très souvent, une dose, variable, de paranoïa. Ainsi les observateurs sociaux, tout comme les politiques d'ailleurs, convaincus d'avoir raison, tendent à considérer la vérité comme leur butin. Ils sont prisonniers des fixations dogmatiques préconçues. Il existe un fossé, s'élargissant de plus en plus, entre d'une part ceux qui «disent» et «font» la société, et d'autre part ceux qui la vivent. D'où la nécessité de prendre du recul. De revenir au vieil idéal des humanistes de la Renaissance: aborder «sine ira et odio», sans colère ni haine, les choses de la vie. Mettre en pratique cette *neutralité axiologique* qui, seule, va permettre de trouver les mots, les moins faux possibles, disant ce qui est. Mots pour comprendre sans pour autant justifier.

#### **MOTS FÉCONDANTS DU PENSEUR QUI IRRIGUE L'ACTION DU POLITIQUE**

Jacob Taubes remarque que s'il ne convient pas de jouer du violon pendant que Rome brûle, il n'est pas inutile d'étudier la théorie de l'hydraulique.<sup>1</sup> Judicieuse observation, en appelant à la nécessité de l'*écart*, fondement même de la prudence intellectuelle. Base de l'intelligence des faits sociaux qui, au plus près de son étymologie, sait trouver les liens secrets, profonds, mais non moins solides, unissant des phénomènes apparemment disparates, ou d'allure éclatée. A certains moments il faut savoir neutraliser l'urgence des événements pour en dégager la *forme* essentielle. Pour en repérer, au-delà des interprétations hâtives et forcément passionnelles, la signification cachée. Saisir en quoi ceux-ci sont des indices, des *index*, pointant qu'une manière d'être-ensemble cesse, ou à tout le moins est bien fatiguée mais, dans le même temps, qu'une autre est en gestation.

C'est cela même qui, au-delà de la *critique*, en appelle à une pensée *radicale*. En un moment qui n'est pas sans ressemblance avec le nôtre, justement par la profonde mutation sociétale en gestation, à la fin de la Renaissance donc, on put observer l'effroi du savoir établi devant la démarche «radicale» s'exprimant, en particulier, dans la philosophie de l'athéisme. Une telle radicalité ne s'intéressait plus vraiment aux querelles confessionnelles opposant les diverses obédiences chrétiennes (luthériens, catholiques, réformés...). Elle s'employait, au contraire, avec plus de désinvolture et de profondeur, à comprendre ce qui

1 TAUBES, J. (2003): *En Divergent accord*. Paris, Ed Rivage, p. 55.

était émergent: le naturalisme, le néo-épicurisme, la rationalisation et autres phénomènes de sécularisation.

N'est-ce pas ce qui est, de nos jours, en jeu? Au-delà des querelles «confessionnelles»: le contrat social, la citoyenneté, la démocratie, les querelles politiques, la radicalité va consister à penser un *idéal communautaire* en gestation, dont les contours sont, certes, encore nébuleux, parfois même irruptifs, mais qu'il ne sert à rien de dénier ou de stigmatiser.

Sans vouloir être apocalyptique c'est, en effet, un certains «*nomos de la terre*»,<sup>2</sup> c'est-à-dire un certain ordre social moderne qui coule par le fond. Mais comme ce fut déjà le cas dans d'autres moments des histoires humaines, il s'agit, surtout, d'une *crise des élites*. Celles-ci, en effet, ne savent plus dire, façonner, fixer les contours que prend l'être-ensemble. Voilà bien les leçons qu'il faut retenir, l'émergence d'un Nouveau Monde. Ou plutôt la prise de conscience d'une telle naissance. Et comme toujours lorsque cela arrive, étonné que l'on est, en son sens étymologique, du coup de tonnerre suscité par la découverte d'un corps céleste nouveau, on a du mal à trouver des mots qui soient en congruence avec la vie réelle. Pour cela, peut-être suffit-il de se tourner vers ces «ordres élémentaires», ces éléments ou formes de base constitutifs de toute existence mondaine. Mais pour dire, il faut savoir médire. Il n'y a de «*pars construens*» que si existe une «*pars destruens*». En la matière, détruire les idées convenues et autres conformismes de pensées qui sont, justement, le fondement des multiples crispations dogmatiques. Ou qui, tout simplement, confortent les diverses paresse intellectuelles, les lieux communs, et autres expressions des bons sentiments. En bref, tous ces «niagaras» d'eau tiède tenant, généralement, lieu d'analyse. Peut-être sous forme de «thèses» faut-il rappeler quelques unes de ces banalités de bases dont on ne pourra plus longtemps faire l'économie. Il est peu intéressant de décrire les faits, au sens habituel de la sociologie quantitative: caractéristiques socioprofessionnelles ou statut d'emploi ou niveau de diplômes des «sauvageons». Pas plus que la marque des voitures brûlées, ce qui n'est pas déterminant pour comprendre les «événements». Par contre, ce qu'ont révélé ceux-ci, comme d'autres formes d'effervescence, parfois moins violentes, celles des raves parties comme celles des *JMJ*, celles des stades comme celles des temples de la consommation au moment des fêtes de Noël, c'est une profonde évolution des modes de l'être ensemble dans notre société. Il y a longtemps que j'ai rendu attentif aux figures dessinées par les *tribus postmodernes*, et ceci pour le meilleur et pour le pire. Ces rassemblements communautaires, ces agrégations éphémères et successives, ces groupes d'appartenance fondés sur l'émotion partagée oscillent entre fêtes culturelles et orgies barbares, entre générosités et entraide ou violences et «castagne». L'on aurait tort de n'y voir que l'expression de l'exclusion, de la relégation, de l'oppression des jeunes des banlieues. sans être attentif au message prospectif qu'ils délivrent. De la même façon qu'ils participent, au contraire de ce qu'affirment certains esprits aigris, à l'évolution de la langue commune, ils manifestent, parfois avec cruauté, les profondes mutations de valeurs, touchant, transversalement, l'ensemble de nos sociétés. Certes, il serait idiot de nier la pauvreté et les difficultés que vivent nombre d'habitants, particulièrement les jeunes générations, de ces banlieues. Il serait plus irresponsable encore de ne voir que leur misère et de ne pas prendre en considération les formes culturelles qu'ils nous proposent, qu'ils mettent en exergue. Ce

2 SCHMITT, C (2001): *Le Nomos de la terre*. PUF, Paris, p. 46.

sont en quelque sorte les messagers de la postmodernité naissante, qui annoncent, souvent bien avant d'autres, les changements de valeurs à l'oeuvre.

# I. "DE USU": DU BON USAGE DE LA VIOLENCE

À trop vouloir aseptiser l'existence sociale on aboutit à son exact contraire. Le bon sens le « sait » qui considère que « l'enfer est pavé de bonnes intentions ». En langage plus académique, c'est « l'hétérotélie »: le résultat inverse de celui que l'on attendait. Certes, il y a bien lieu de s'étonner du retour en force des bouffées délirantes des divers fanatismes, des formes explosives du terrorisme et, bien sûr, des incendies de voitures dans nos banlieues. La liste pourrait s'allonger de tous les « rodéos » de voitures en fin de semaine, ou des divers « jeux » de strangulation dans les cours des écoles. *Etonnement?* Mais n'étais-ce pas prévisible? A coup sûr logique dès lors que l'on sait ce que l'on peut attendre de l'accentuation unilatérale d'une valeur humaine. Disons le fort simplement. Pour bien comprendre ce qui nous arrive, il faut savoir explorer les cryptes de notre culture. Mettre à jour cela même que, sur la longue durée, l'on s'est employé à repousser, à refuser, à dénier. C'est tout cela qui, tel le retour du refoulé, refait surface au grand dam, bien sûr, des belles âmes « vertuistes » pendant que seul le Bien (avec une majuscule) a droit de cité. Voilà bien le fondement de l'idéal d'asepsie de la vie sociale. « L'Hygiénisme » du XIX<sup>e</sup> siècle, l'idéologie du risque zéro de nos jours, la sécurisation à outrance de l'existence sociale sont les moments essentiels d'un tel idéal. On peut, à cet égard, se souvenir, du mythe de Dionysos. La ville de Thèbes est bien gérée par le sage technocrate Penthée. Tout est sous contrôle. L'ordre règne. Mais la vie s'en est allée. Ce sont les bacchantes qui en introduisant le bruyant, redonnent vie à la cité. La *réanimation* en quelque sorte. Lui redonnent son âme. Nombreux sont les exemples mythologiques et historiques qui, en ce sens, disent et redisent la nécessité du « bon usage » de la violence. Sa fonction fondatrice. Son aspect fécondant. Rappelant que l'*animal* humain est, aussi, un être d'instinct ayant besoin d'excès et d'effervescences. Et c'est dans l'usage ritualisé de ceux-ci qu'une communauté se constitue en tant que telle. En bref, l'existence individuelle et sociale ne s'élabore pas en « dépassant » cette constante anthropologique qu'est la *part d'ombre* de l'humain, mais en l'intégrant. Ou, si l'on veut faire image, en l'homéopathisant. Et, par là, en évitant ses aspects les plus nocifs. Il s'agit là d'une sagesse qu'on pourrait dire « démoniaque », celle du « daimon » socratique, celle du *double* que tout un chacun éprouve en lui-même, celle d'une société ne se réduisant pas à ce qui serait le « positif » d'une réalité simplement rationnelle. Sagesse populaire, sachant bien que la vie est tragique, qu'elle est conflit. Et qu'il faut savoir s'accommoder de ces caractéristiques là. Bon sens que l'on retrouve dans les contes et légendes, qui resurgit dans la production cinématographique, dans les musiques techno ou « gothiques », et même, tout simplement, dans la fascination pour le fait divers. Sagesse sachant intégrer l'ogre, le méchant, le bandit, le non-conforme comme éléments de la complexité humaine. « Fleur du mal » de la banalité que l'on a trop tendance à négliger. Ainsi que nous le rappelle Max Weber: « La sagesse populaire nous enseigne qu'une chose peut être vraie bien qu'elle ne soit et alors qu'elle n'est ni belle, ni sainte, ni bonne. Expression la plus élémentaire de la lutte qui oppose les dieux des différents ordres et des différentes valeurs ». <sup>3</sup> C'est cela qui est dénié par l'idéal du Bien dont j'ai parlé. Dangereusement, car ce que l'on ne ritualise pas, devient sanguinai-

3 WEBER, Max (1959): *Le savant et le Politique*. Paris, Plon, p. 93.

re et *pervers*. Et ce en son sens strict: *per via*, cela prend des voies détournées, et, dès lors, devient immaîtrisable. La rébellion latente ou explosive, les pratiques à risques, les dégradations et incendies, ne sont pas, comme on le dit pour se sécuriser, les manifestations d'une simple misère économique-sociale. Pas, non plus, la forme que prendrait une nouvelle guerre de religion. C'est plutôt, la réaction contre un ordre rigide et mortifère. Rappel de la perdurance du monde des instincts. Retour de la figure archétypale de ce que les ethnologues ont appelé le «trickster».<sup>4</sup> Ce «fripon divin» dont la fonction est de rappeler le besoin d'effervescence et d'excès. Soif de l'infini, qui, toujours et à nouveau, taraude le corps individuel et collectif. Lorsque une telle figure reprend force et vigueur, il est vain de vouloir la brider. Il vaut mieux lui trouver des formes «passables» d'expression. Il ne sert à rien de condamner. Condamner ce qui est là n'est pas l'abolir. C'est le criminaliser. Or criminaliser quelque chose qui est de notre nature, ou de notre manière d'être: violence, force, agressivité, ne peut conduire qu'aux pires formes de tout cela. A ces formes «perverses» dont l'actualité vient de nous donner des exemples dont on peut dire qu'ils sont *brûlants*. En fin de son analyse de «l'inquiétante étrangeté» (*unheimliche*), S. Freud rappelait que cette chose là renvoie au «chez soi» (*das Heimisch*); qu'il s'agit de «l'antiquement familier d'autrefois». Mais que, en allemand, le préfixe «un» par lequel commence le mot est «la marque du refoulement».<sup>5</sup> Amère sagesse dont il faut se souvenir. Et le travail du penseur, n'est pas de conforter un moralisme toujours (re)naissant. D'aller dans le sens du poil. Mais bien de rappeler qu'il faut savoir ritualiser et, donc, canaliser la violence. A défaut de cela nos sociétés risquent d'être comme ces hôpitaux parfaitement aseptisés. L'on y rentre pour se faire soigner un petit «bobo», et l'on en sort (ou pas) avec une maladie nosocomiale! A trop vouloir soigner le mal qui nous habite, «curer» les turpitudes, désordres et autres dysfonctionnements, on se fait les fourriers d'un danger bien plus grand. Le mieux, on le sait, est l'ennemi du bien. Au-delà d'un *républicanisme* homogénéisateur, il convient d'être capable d'intégrer les différences.

## II. COMMUNAUTARISME?

Voilà bien, en effet, la seconde leçon des effervescences juvéniles de ces dernières semaines. La pluralité des manières d'être tend à s'exprimer de plus en plus. Et de cela, également, l'intelligentsia a peur. Mais, on le sait, la peur est mauvaise conseillère. Très précisément en ce qu'elle conforte le déphasage. Pire des choses s'il en est! C'est, en effet, une forme de paresse que l'on risque de payer fort cher. C'est un tic de langage, largement répandu, gauche et droite confondues, et qui voit du «communautarisme» partout. Sottise qui consiste également à considérer qu'une question est résolue lorsqu'on la supprime, artificiellement, en la déniait. Attitude infantile enfin, celle de l'incantation, qui, d'une manière magique, répète des mots, et pense ainsi, régler un problème. Qu'en est-il du fait? Ce fut la grandeur de l'organisation sociale dans les sociétés modernes que de réduire toute chose à l'Unité. Evacuer disparités, différences. Homogénéiser les manières d'être, de parler, de vivre, de produire, d'aimer. La définition-programme d'Auguste Comte est, de ce point de vue, paradigmatique: *reductio ad unum*.

4 Cf. JUNG, C. G et C. KERÉNYI, C (1958): *Le Fripon Divin*. Genève, Ed Georg.

5 FREUD, S (1985): *L'Inquiétante étrangeté*. Paris, Gallimard, p, 252.

**D'OÙ LE BEL IDÉAL DE LA RÉPUBLIQUE UNE ET INDIVISIBLE**

Ayons la lucidité et l'humilité, de reconnaître que, ainsi que cela s'est vu à d'autres reprises dans le cours des histoires humaines, l'on peut observer une *saturation* de cet idéal unitaire. Pour ceux qui savent voir, réellement, ce qui est, la théâtralité de nos rues est à la diversité: casquettes, kipa, boubou, djellaba et autres perruques rasta sont les touches colorées de la vie urbaine. Empiriquement l'hétérogénéité s'affirme avec force. Réaffirmation de la différence, localismes divers, spécificités langagières et idéologiques, rassemblement autour d'une commune origine, réelle ou mythifiée. Tout est bon pour accentuer des formes de vie dont le fondement est moins la raison universelle que l'affect partagé, que le sentiment d'appartenance. Les corps s'exacerbent, se tatouent, se percent. Les chevelures se hérissent en crinières animales ou se couvrent de foulards et autres accessoires, ethniques ou rituels. La peau, le poil, les humeurs réaffirment leur vitalité, les odeurs multiples reprennent droit de cité. En bref, dans la grisaille quotidienne, l'existence s'empourpre de couleurs nouvelles, traduisant ainsi la féconde multiplicité des enfants des dieux. Il y a de nombreuses maisons dans la demeure du père! C'est cela même qu'il y a quelques années j'ai appelé le retour des *tribus*.<sup>6</sup> Que celles-ci soient sexuelles, musicales, religieuses, sportives, culturelles, elles occupent l'espace public. Voilà le constat. Il est vain de le nier. Il est puéril de le dénier. Il est malsain de le stigmatiser. L'on serait mieux inspiré, fidèle en cela à une immémoriale sagesse populaire, d'accompagner une telle mutation. Et ce pour éviter, là encore, qu'elle s'aigrisse, devienne perverse et, dès lors, tout à fait désordonnée.

On peut, cet égard, donner en entier la citation de Max Weber relevant que lorsqu'on part de l'expérience pure on aboutit au polythéisme. La formule a un aspect superficiel et même paradoxal, et pourtant elle contient une part de vérité. S'il est une chose que de nos jours nous ignorons donc, c'est bien qu'une chose peut être sainte non seulement bien qu'elle ne soit pas belle mais encore *parce que* et *dans la mesure* où elle n'est pas belle – vous en trouverez les références au chapitre LIII du livre d'Isaïe et dans le psaume 21. De même une chose peut être belle non seulement bien qu'elle ne soit pas bonne, mais précisément par ce en quoi elle n'est pas bonne. Nietzsche nous l'a appris... ».<sup>7</sup>

Se montrer à la hauteur du quotidien nous force à partir d'une telle constatation. Mais après tout pourquoi ne pas envisager que la «*res publica*», la chose publique, s'organise à partir de l'ajustement, *a posteriori*, de ces tribus électives? Pourquoi ne pas admettre que le consensus social, au plus près de son étymologie: «*cum sensualis*», puisse reposer sur le partage des sentiments divers? Puisqu'elles sont là, pourquoi ne pas accepter les différences communautaires, aider à leur ajustement et apprendre à composer avec elles? Après tout une telle composition peut participer d'une mélodie sociale au rythme peut-être un plus heurté, mais non moins dynamique. En bref, il est dangereux, au nom d'une conception quelque peu vieillissante de l'unité nationale, de ne pas reconnaître la force du pluralisme. Le centre de l'union peut se vivre dans la conjonction, *a posteriori*, de valeurs opposées. Notons bien, d'ailleurs, que si l'on parle de conjonction des différences, l'on est loin d'un système politique organisé en fonction du partage du pouvoir par les différentes «*communities*» répertoriées: noirs, musulmans, femmes, gays etc... Ce qui est en jeu, en ef-

6 MAFFESOLI, M (1988): *Le Temps des tribus*. Réed La table Ronde, 2000.

7 WEBER, Max (1959): *Op. cit.*, pp. 92 et 95.



fet, dans ce “partage des sentiments”, dans cette conjonction des différences, c’est *la* puissance sociétale. A savoir, pour reprendre la formule de Nietzsche à propos de telle ville ou de tel quartier: “ici on peut y vivre puisque l’on y vit”. Ce qui fait qu’un lieu est un vrai “territoire”, un terroir, parce qu’il fait lien. *Le lieu fait lien!* A l’harmonie abstraite et languissante d’un unanimité de façade est en train de succéder, au travers de multiples essais et erreurs, un équilibre conflictuel, cause et effet de la vitalité des tribus postmodernes. Peut-être faut-il cesser d’être obnubilé par le «bon vieux temps» de l’unité, et avoir l’audace intellectuelle de penser la viridité d’un idéal communautaire en gestation. C’est en ce sens qu’un cycle civilisationnel est bien en train de s’achever. Nombreux, en effet, sont les petits «dieux» musicaux, sportifs, spirituels, occupant le devant de la scène sociale. Chacun, pour le meilleur et pour le pire, est signe d’effervescence, mais aussi de vitalité. Le polythéisme des valeurs est à l’ordre du jour. Il est urgent de le prendre, intellectuellement et pratiquement, en charge. La mythologie nous rappelle que lorsqu’une cité rejetait le dieu Pan, il semait la *panique* chez ceux qui refusaient son entrée dans la ville. Amère leçon qui devrait nous inciter à plus de sagesse. Celle de reconnaître avec *humilité* que *l’humain* est aussi, pour une part, constitué par *l’humus*. C’est ainsi que peut se vivre, conflictuellement, un autre équilibre social. Celui de l’entièreté de l’être.

### III. L’ÉTERNITÉ AU PRÉSENT

C’est à partir de telles prémisses que l’on peut voir s’élaborer un autre rapport au temps. Non plus celui du projet, dont Julien Freund rappelait qu’il était celui du politique,<sup>8</sup> mais bien le temps de «l’à-présent». Dès lors ce qui est en jeu n’est plus la recherche de la «Cité de Dieu» augustinienne, ce n’est plus la tension vers la société parfaite marxienne, mais bien une accentuation sur le présent vécu. *Présentéisme* qui semble être, plus ou moins inconscient, l’une des marques essentielles de cette post-modernité naissante: le *carpe diem*, décliné sous ses diverses modulations, est une sorte de «d’instant éternel». L’éternité est comme rapatriée dans un moment donné sur cette terre. Tout cela ne peut plus se comprendre au travers de la simple rationalisation généralisée de l’existence. En effet, cela ne peut s’expliquer dans les catégories politiques ou rationalistes héritées du XVIII<sup>e</sup> ou XIX<sup>e</sup> siècle. Les rodéos, incendies et autres émeutes ne sont pas des “mouvements sociaux” revendicatifs. Certains tentent bien de les récupérer en ce sens, mais leur caractéristique est, justement, d’être “*instantanéistes*”: ils s’épuisent dans le moment même. Laisant peut-être le goût amer des gueules de bois, mais aussi suscitant tels les cailloux lancés en ricochet, de petites ondes de choc. Peut-être cela va-t-il dessiller les yeux des observateurs sociaux qui, ainsi, découvriront qu’il s’agit non pas de mouvements de désespoirs, mais de l’expression d’une intense circulation de la parole. La recherche, maladroite peut-être, mais non moins réelle, de nouvelles formes de solidarité, d’un désir de “proxémie”: le plaisir de l’entre-soi. Ce qui révèle ainsi la double face de la violence: destructrice et fondatrice. Ce qui est sûr, c’est qu’il est vain, et de courte vue, d’enfermer ces manifestations violentes sous la chape de plomb des réencodages politiques. Les tribus urbaines se sont manifestées; puis, à l’effervescence a succédé le calme. Cycle rituel qu’il convient de prendre au sérieux. L’on ne peut plus, en effet, continuer à analyser la société à partir de “l’impératif catégorique” du travail comme réalisation de soi et du monde. Nous vivons une époque charnière, où la “va-

8 FREUND, J (1965): *L’Essence du Politique*. Paris, Sirey.



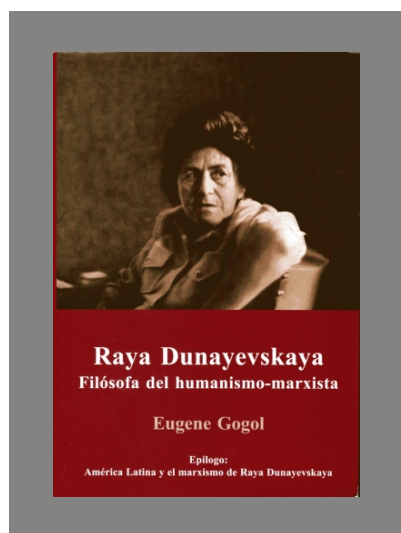
lorisation" du travail cède la place à la volonté, plus ou moins consciente, de faire de sa vie une oeuvre d'art. Désir du qualitatif et du ludique: ne pas perdre sa vie à la gagner. Ce dernier point, en particulier, est tout à la fois essentiel et parfaitement ignoré par les divers observateurs sociaux. Ainsi vibrer autour des feux de joie n'est pas négligeable. Il s'agit là d'une structure "archaïque" que l'on retrouve de diverses manières dans de nombreuses civilisations, et qui s'exprime, contemporanément, avec l'aide du développement technologique. En la matière, la télévision qui, de fait, a établi une forte compétition entre les divers quartiers. C'était bien à qui brûlerait le plus de voitures! Je ne dis pas du tout que les jeunes rebelles ont été "manipulés" par les médias, ni que celles-ci auraient manqué de sens de la responsabilité. Il est dans la nature de la télévision de montrer des images les plus évocatrices possible. Et il est dans la "nature" des tribus de communiquer entre elles au travers de ces images. De ce point de vue la postmodernité repose bien sur la synergie de l'archaïque et du développement technologique! Ce qui est certain, c'est qu'à l'encontre de cette "tarte à la crème" que serait l'individualisme ambiant, la vie sociale ne repose plus sur l'association contractuelle d'individus rationnels, mais bien sur le jeu émotionnel de "personnes" trouvant leurs expression quotidienne dans une tribu. On est toujours en groupe, on pense, parle et agit en groupe. Tout un chacun n'existe que par et dans l'esprit de l'autre. Ne parle-t-on pas de "s'éclater". Cette perte de soi dans l'autre est bien la marque d'une société de consommation dont on n'a pas fini de mesurer les effets. Il est intéressant de voir que dans les affrontements entre les "bandes" de jeunes et les forces de police, s'installait en quelque sorte une chorégraphie rituelle, se mettait en place un rythme des attaques et des défenses, des escarmouches et des courses poursuites. Il y avait, on ne peut pas le nier, une esthétique des émeutes: les flammes dans la nuit, les mouvements rapides d'attaque et de fuite, les replis, tout cela ressemblait à quelques uns de ces ballets de danse contemporaine. De la même façon que sur ces scènes, le regard ne peut se concentrer sur un danseur étoile ou sur un mouvement de groupe homogène et régulier, mais au contraire est attiré par plusieurs points de vue concomitants, de la même façon, dans le mouvement même des émeutes, aucun des protagonistes ne pouvait être réduit à son identité individuelle. Le débat sur le statut pénal de ces jeunes, primo-délinquants ou multirécidivistes était en quelque sorte stupide, qui de toutes façons méconnaissait l'origine plurielle des actes, l'irresponsabilité individuelle en quelque sorte, la responsabilité collective. Il est intéressant de noter d'ailleurs à cet égard que les bons connaisseurs de ces jeunes que sont certains éducateurs de rue ou de prison utilisent pour déminer les phénomènes de "violences en bande", les activités de groupe, telles les arts du cirque, la gymnastique acrobatique, bref des disciplines sportives où la réussite dépend du groupe et de la stricte intégration de chacun dans ce collectif plutôt que de l'amélioration de la performance individuelle. Ce que nous rappellent les "nuits de novembre", c'est qu'un *modèle social* est rien moins qu'éternel. Et que le bel héritage du jacobinisme ayant favorisé l'intégration républicaine est, maintenant, dilapidé. Il est donc important de mettre en place une autre manière d'être-ensemble. Ou plutôt de savoir dire cette autre manière d'être-ensemble qui, déjà, est là. La désorganisation *sociale* peut, en effet aller de pair avec une restructuration *sociétale*.

Autant le *pouvoir* surplombant (économique, politique, symbolique) est de moins en moins admis par les jeunes générations, autant l'*autorité* est d'actualité. L'autorité en son sens strict est ce qui fait croître. C'est donc sur celle-ci qu'il faut faire fond. Autorité des "Grands frères" qui peut favoriser une entrée dans la vie. Autorité qui, à la place d'une éducation totalement dévalorisée, mettra l'accent sur un processus "initiatique" permettant de comprendre les nouvelles formes de solidarité et de générosité qui sont en gestation dans nos sociétés.

On peut dire qu'à la structure patriarcale, verticale est en train de succéder une structure horizontale, fraternelle. La culture héroïque, propre au modèle moderne reposait sur une conception de l'individu actif, "maître de lui", se dominant et dominant la nature. L'adulte étant l'expression achevée d'un tel héroïsme. Gilbert Durand a pu y voir le vieil "archétype culturel constitutif de l'Occident".<sup>9</sup> Il faut, là encore, trouver le mot adéquat pour désigner la vitalité non-active des tribus postmodernes. Vitalité de "l'enfant éternel", un peu ludique, un peu anomique. Mais la "loi du père", dans une telle configuration, n'est plus pertinente. Le "*puer aeternus*" est quelque peu amoral. Il est même, parfois, carrément immoral. Mais cet immoralisme peut être éthique en ce qu'il soude ensemble et fortement les divers protagonistes de ces effervescences. Plutôt que de le dénier ou de le stigmatiser, il vaut mieux savoir accompagner un tel processus. Et ce au nom d'un simple principe de réalité, tant il est vrai que l'anomique d'aujourd'hui est toujours le canonique de demain!

C'est cela-même qu'il faut savoir "entendre" dans les "émeutes" de banlieues. Mais il est vrai qu'au delà des cris et des tremblements, au delà de la bourrasque événementielle, "écouter l'herbe pousser" nécessite d'avoir l'ouïe développée!.

9 DURAN, Gilbert et CHAOYING, Sun (2000): "Du côté de la montagne de l'est", in *Montagnes imaginaires*, Direc. A. Siganos et S.Vierne, Ellug, Grenoble, p. 69.



Las relaciones de Raya Dunayevskaya con América Latina, mantenidas por un periodo de medio siglo, tuvieron sus inicios en 1937, cuando con 27 años de edad vino a la ciudad de México a encontrarse con León Trotsky y trabajar como su secretaria de idioma ruso... Dunayevskaya fue integrante de aquel pequeño grupo de camaradas que vivió y trabajó con León y Natalia de Trotsky, asistiendo a este último en su lucha por representar y llevar adelante la herencia de la Revolución rusa, al mismo tiempo que intentaba protegerlo de los secuaces e Stalin, empeñados en asesinarle...

Aquí queremos separar tres derivaciones del marxismo de Dunayevskaya, las cuales tienen importancia para el humanismo latinoamericano y su dimensión revolucionaria: 1) su crítica y actividad contra la intrusión del imperialismo norteamericano en América Latina y el Caribe; 2) su creación de la categoría “Un movimiento desde la praxis que es, en sí mismo,

una forma de la teoría” en relación con América Latina; 3) su análisis y su crítica de la naturaleza inacabada de las revoluciones latinoamericanas.

Los escritos de Raya Dunayevskaya sobre América Latina y el Caribe constituyeron una crítica feroz al imperialismo económico, político y militar de Estados Unidos. Desde el golpe de estado patrocinado por la CIA en Guatemala durante la presidencia de Eisenhower (1954), hasta la invasión de Bahía de Cochinos en Cuba durante el mandato de Kennedy (1961), seguida de la Crisis de los Misiles o Crisis de octubre (1962)—cuando la misma supervivencia de la humanidad estuvo en juego y las superpotencias nucleares maniobraban a su designio—, hasta la ocupación de República Dominicana por el gobierno de Johnson (1965), la participación de Nixon y Kissinger en el derrocamiento de Allende en Chile y la instalación de la dictadura de Pinochet (1973), las actividades contrarrevolucionarias iniciadas por Carter contra los revolucionarios nicaragüenses a finales de los setenta e intensificada por Reagan con su sangriento patrocinio a los Contra, el apoyo en la guerra de El Salvador a los militares derechistas, la invasión a Panamá y la ocupación de Granada en los ochenta. A todos estos actos provocativos y sangrientos en los que estaba involucrado Estados Unidos, Dunayevskaya respondió con numerosos ensayos y conferencias.

Habiendo tomado conciencia de las relaciones de Dunayevskaya con la dimensión revolucionaria de América Latina, yo quisiera añadir que el poder de sus ideas descansa, tanto en la visión marxista-humanista y dialéctica del mundo que ella misma creó y desarrolló en la última mitad del siglo XX, como en la especificidad de su análisis de los sucesos de América Latina durante varias décadas. Éste es el tema de mi libro: lo que este cuerpo de ideas dice para América Latina y que debe ser desarrollado por los pensadores y activistas latinoamericanos...

(Ver reseña en el *Librarius*, pág. 133)